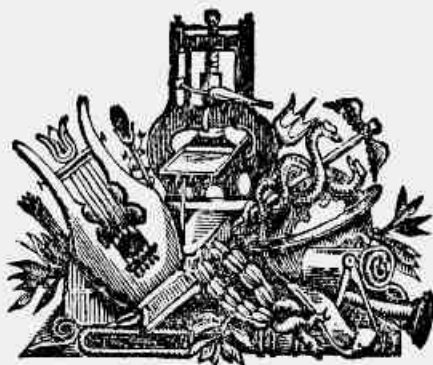


RIO DE JANEIRO,
1.^{er} Janvier 1840.

~~~~~



DEUXIÈME ANNÉE,  
N.º 1, 2.<sup>me</sup> Vol.

~~~~~

REVUE FRANÇAISE.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, POLITIQUE, COMMERCE.

Il paraît un Numéro, avec GRAVURE, le Premier de chaque mois, à l'Imprimerie et Chalcographie dirigées par C. H. FURCY, Rue dos Barbonos, N.º 75, et à la Librairie de SOUZA ET COMP., Rue dos Latoeiros, N.º 60. — Le prix, PAYABLE D'AVANCE, est de : 20000 rs. pour quatre mois, et 640 rs. pour un Numéro.

SUJET DE LA GRAVURE: (*)

ÉVRARD.

Quoi, mon fils, vous pressez sur votre sein le signe sacré de la rédemption, et l'espoir vous abandonne!

N. 4. UN ÉPISODE DE LA RÉVOLUTION DE S. DOMINGUE.

Sommaire.

A nos Lecteurs; Tiohang, nouvelle chinoise. — Variétés: Notice historique sur les étreñnes; Un épisode de la révolution de S. Domingue. — Littérature: Choix de maximes, pensées et réflexions du Marquis de Maricá. — Poésie: Stances. — Nouvelles diverses. — Revue du mois.

(*) Cette estampe, gravée à Rio par C. H. FURCY fils, se vend séparément 500 rs.

A NOS LECTEURS.

En commençant la seconde année de cette publication, nous regardons comme un devoir de remercier le public de la bienveillance qu'il nous a constamment témoignée. A peine huit mois se sont écoulés depuis la fondation de notre recueil, et déjà, grâce à l'empressement éclairé des Brésiliens et aux encouragements fraternels de nos compatriotes, nous avons vu exaucer ce vœu formé par nous à notre début: «Puisse la *Revue Française*, prenant place dans tous les salons de la capitale, être considérée par toutes les personnes qui entendent notre langue comme une distraction utile ajoutée aux plaisirs du foyer!»

Nos souhaits, nous pouvons le dire, ont été surpassés, car les salons de la capitale n'ont pas seuls recherché no-

tre feuille: les Académies, les Bibliothèques, les Assemblées littéraires et savantes, depuis leurs Présidents jusqu'à leurs Membres correspondants les plus éloignés, ont cru ne pas devoir refuser leur protection à l'unique recueil mensuel écrit au Brésil dans la langue universelle des sciences; les hommes les plus graves, les personnages les plus illustres, et dont l'instruction égale le rang, n'ont pas jugé indigne d'eux de saisir l'occasion qui leur était offerte de propager pour ainsi dire journallement au sein de leur famille l'étude d'une littérature regardée aujourd'hui comme partie essentielle de toute bonne éducation; et, pour que rien ne nous reste à désirer, les Français résidents à Rio de Janeiro et même dans les provinces de l'empire, nous ont montré le plus rare degré d'unanimité à l'égard d'une publication dont le nom seul leur rappelle la patrie. Enfin les grands et les petits, les pauvres et les riches, les lettrés et les illettrés, les classiques et les romantiques, les légitimistes et les républicains, les nationaux et les étrangers, ne voyant dans la *Revue Française* qu'une œuvre d'impartialité et de conscience, l'ont considérée comme elle devait l'être: ils ont passé sur l'exiguïté de ses proportions et sur sa faiblesse même en faveur de son but: de même que la fourmi ne paraît pas inutile dans le grand œuvre du Créateur, notre mince recueil a paru avoir sa petite part dans l'immense travail de la propagation des lumières sur le sol Américain.

La Revue Française, redoublera d'efforts pour répondre dans l'avenir à cet honorable jugement: en continuant à répandre au Brésil le goût des sciences et de la littérature, elle contribuera à y accroître la somme des jouissances sociales. Toutefois jusqu'à présent cette publication n'a eu qu'un titre réel à l'estime publique, c'est d'avoir attiré l'attention des Brésiliens sur l'art de la gravure, complètement négligé chez eux. En effet, en leur offrant en ce genre des essais, bien imparfaits il est vrai, mais entièrement obtenus sous leurs yeux, la *Revue Française* leur a appris que désormais pour graver et imprimer une estampe quelconque, ils peuvent se passer de tout secours étranger; elle leur a démontré que maintenant tout livre publié dans l'Empire de Santa-Cruz peut, comme en France ou en Angleterre, être, sans beaucoup de frais, orné d'une gravure, et que aujourd'hui tout ouvrage gravé hors du Brésil peut être regardé comme production anti-nationale.

Une vaste carrière a été ouverte à l'industrie artistique du pays: sans doute le patriotisme des industriels fera le reste; et si nous en jugeons par les commandes qui nous ont été promises, il est à croire que bientôt les vrais amateurs et surtout les principaux libraires, en excitant l'émulation parmi les artistes que la capitale voit se former chaque jour, acheveront de prouver que le véritable intérêt des arts et celui des spéculateurs qui les exploitent, est de tout faire pour les

nationaliser.

H-FURCY.

TIOHANG,

NOUVELLE CHINOISE,

*Traduite librement de l'Italien,
Par H - Farcy.*

L'innocence vaut bien que l'on parle
pour elle. RACINE.

Le Sage Tchéring, un des lettrés les plus distingués de la ville de Taming et de toute la Chine, avait un fils, nommé Tiohang, dont l'esprit vif et pénétrant, et surtout l'âme généreuse et élevée, inspiraient à juste titre un noble orgueil à son cœur paternel. Envoyé à Pékin, pour s'instruire dans la littérature chinoise, ce jeune homme avait obtenu en peu d'années le rang de *Siou-Tan*, ou Bachelier, et revêtu de l'habit bleu, signe distinctif de cette dignité, il retournait dans sa ville natale, lorsque, près d'y arriver, il se vit contraint par les approches de la nuit, à s'arrêter dans un bourg, situé à une demi-journée de Taming. Là, demandant asile à une bonne femme, chez laquelle il était entré pour se reposer, il fut accueilli, selon la coutume antique des Chinois, c'est-à-dire avec toutes les marques de la politesse et d'une bienveillante hospitalité.

Tandis que Tiohang s'entretenait avec cette femme, il observa qu'elle soupirait et versait des larmes, qu'elle

s'efforçait de lui cacher. Touché de son chagrin, il la pria avec instance de lui en dire le motif, et la bonne femme, en poussant un douloureux soupir, s'écria: « Ah! ce motif n'est que trop grave, et il me fait craindre que ma douleur ne s'accroisse encore! C'est l'affliction profonde de mon fils; c'est l'état d'abattement et de langueur dans lequel il se trouve, et dont les suites sont tant à redouter, qu'il remplit mon âme de tristesse. L'infortuné! il aimait tendrement une jeune fille de Taming, et celle-ci, aussi sage que belle, portageait son amour. Il la demanda pour épouse à son père: elle lui fut accordée, et le jour de leur union était déjà proche. Mais hélas! il ne devait pas luire ce jour si désiré: le premier Mandarin de la ville, le barbare Takuai, jaloux du bonheur de mon cher Sahikou, a fait enlever sa fiancée par quelques-uns de ses satellites et on ne sait pas encore dans quel lieu il la tient renfermée. Mon pauvre enfant, en apprenant cette fatale nouvelle, courut aussitôt à Taming; mais il fit vainement toutes les démarches imaginables: sa bien-aimée ne lui fut pas rendue. Livré depuis ce moment au plus cruel désespoir, il est tombé dans un état complet d'accablement, et rien ne peut tarir la source de ses larmes. J'ai inutilement employé tous les moyens pour le consoler: ils n'ont fait qu'irrisa peine; depuis six jours, il est attaqué d'une fièvre lente qui le consume peu-à-peu, et bientôt je n'aurai plus de fils! »

Ici la malheureuse mère cessa de parler et un torrent de larmes s'échappa de ses yeux. Vivement ému par un si touchant spectacle, le jeune Tiohang, cédant à un généreux mouvement de compassion, dit à cette femme: «Prenez courage, et consolez-vous: tout espoir n'est pas encore perdu. Où est votre fils? Qu'il me soit permis de le visiter.»

La bonne femme le guida vers la chambre où gisait le malade. Là, il aperçoit un jeune homme, presque imberbe, tristement étendu sur un lit. Les traits de son visage étaient d'une beauté remarquable; mais allongés et amaigris par la souffrance, ils se trouvaient alors empreints des traces de la douleur et de la pâleur de la mort; ses yeux languissans et pleins de larmes annonçaient une longue fatigue et semblaient fuir la lumière; ses sanglots, fréquens et interrompus par de profonds soupirs, faisaient battre son cœur avec violence, et de temps en temps sa voix faible articulait péniblement ces paroles: «Ah! Sopéhine! trop chère et trop adorable Sopéhiné!»

Tiohang s'approcha du chevet de cet infortuné, lui prit la main avec affection, et lui dit: «Mon jeune ami, ne vous abandonnez pas ainsi à votre douleur: l'épouse que vous pleurez peut encore vous être rendue: le sublime monarque que le Ciel, dans sa bonté, a donné à ce grand Empire, répand également sur tous ses sujets les trésors de sa justice. Avez-vous fait parvenir vos plaintes jusqu'à lui?»

«Ah! répondit le jeune Sahikou, comment pourrais-je porter mes larmes au pied de son trône inaccessible?»

«Eh! bien, reprit Tiohang, je saurai moi-même vous en frayer le chemin: j'ai déjà eu plus d'une fois l'occasion d'approcher le Grand Mandarin: il me connaît; je vous conduirai devant lui, et je suis certain que votre infortune trouvera dans ce digne ministre un protecteur et un soutien.»

A ce nouveau rayon d'espérance, le malheureux Sahikou, pénétré d'un sentiment de joie auquel il osait à peine se livrer, s'écria: «Ah! que cela ne soit pas une vaine illusion: elle me causerait la mort!»

«Non, rassurez-vous, ajouta Tiohang, demain, au lever de l'aurore je me rendrai en hâte à Taming, auprès des parens, dont je suis séparé depuis plusieurs années. Ils ne refuseront pas, j'en suis sûr, de consentir à ce que je vous prête mon secours dans une circonstance semblable; et après les avoir embrassés, je partirai aussitôt avec vous pour la capitale de l'Empire, où je serai votre guide et votre appui.»

En effet, au point du jour, le généreux Tiohang s'achemine vers le foyer natal, doublement animé par la douce satisfaction d'avoir rencontré l'occasion de faire une bonne action, et par l'espérance que sa noble résolution serait applaudie de sa famille. Mais, à peine est-il arrivé à la maison paternelle, qu'une scène inattendue rem-

plût son âme d'étonnement et de terreur. Cette même maison qu'autrefois il avait vue animée par un grand concours de personnes que le soin de leurs affaires amenait sans cesse auprès de son père, il la trouve tout-à-fait déserte. Il pénètre dans les appartemens : il n'y rencontre personne qu'un vieux serviteur à qui il demande son père, et qui ne lui répond que par des larmes. Tourmenté alors des plus sombres pensées, il s'empresse de se présenter à sa mère. Il la trouve plongée dans la plus profonde consternation, et en se précipitant dans ses bras, il s'écrie : « Grand Dieu, mon père aurait-il cessé de vivre ! » Sa mère l'embrassa tendrement, et en se soulevant avec effort, lui répondit : « O mon fils, ton père existe, mais dans l'opprobre et dans la tristesse. Un pauvre vieillard, à qui le barbare Takuai a enlevé sa fille unique, à imploré le secours de ton père pour obtenir justice du ravisseur. Il a osé prendre avec chaleur le parti de l'opprimé, et le cruel Mandarin, irrité de son généreux zèle, l'a fait indignement arrêter, et depuis plusieurs jours il gémît dans les fers. »

« Oh ! le monstre ! s'écria Tiohang, transporté de fureur ; je ne m'attendais pas à cet excès de scélératesse. Mais il ne s'enorgueillira pas long-temps de son crime ; non : qu'il craigne la vengeance qui déjà menace sa tête ! » Il prononça ces paroles, et s'arrachant des bras maternels, il vola vers la prison.

Ayant réussi à se faire ouvrir cet asile de honte et de douleur, le cou-

rageux jeune homme parvint au fond d'une tour, qu'un pâle rayon de lumière éclairait à peine, trouva son malheureux père qui gisait sur le sol humide, accablé du poids de ses chaînes, mais montrant, par le calme de son visage que l'adversité peut atteindre une âme vertueuse, mais non l'abattre. A ce triste spectacle, Tiohang jette un cri et se précipite dans les bras de son père qui, après l'avoir pressé contre son cœur, lui dit avec tranquillité : « Tu vois en moi, ô mon fils, un exemple de l'injustice des hommes ; mais il est un soulagement à ma funeste situation, et je le trouve dans le sentiment de mon innocence. Au sein même de cette horrible prison, je suis moins tourmenté que le cruel qui m'opprime ne l'est lui-même au milieu des pompes de son palais. J'ai voulu défendre la vertu et le malheur outragés par l'injustice et par la puissance ; dussé-je payer de ma vie cette bonne action, la seule pensée de l'avoir faite me sera toujours trop douce ! »

« Ah ! c'est un misérable qui mérite mille morts, s'écria Tiohang, avec indignation, et cette main, cette main même vous vengera ! »

« Non, mon fils, interrompit le vertueux vieillard, garde-toi d'un transport inconsidéré qui te déshonorerait, ainsi que ton père. Mon innocence se découvrira, n'en doute pas : le Ciel est juste. »

« Alors, répliqua Tiohang, c'est à moi qu'il appartient de la mettre au grand jour en comptant sur la proteo-

tion divine. Dites-moi en quel lieu habite l'infortuné dont vous avez défendu les droits.» Et en adressant cette question au vénérable prisonnier, il lui fait part du projet qu'il a formé, et de la détermination qu'il a prise avec Sahikou,

A cette touchante preuve de générosité et de dévouement, l'heureux père embrasse son fils, et lui dit avec un noble orgueil : « En toi, je reconnais mon sang ! Pars : Dieu bénira ta pieuse entreprise, » Plein d'ardeur et d'espérance, Tiohang court trouver le père de la jeune fille enlevée, et l'arrachant à sa douleur, il le détermine à venir avec lui à Pékin. Il va ensuite consoler sa mère, et à la fin du jour, il se rend avec le vieillard à la maison de Sahikou.

Le lendemain ils partirent tous les trois et se dirigèrent vers Pékin, où ils arrivèrent en peu de jours. Là, le prudent et infatigable jeune homme, usant de toute son activité, réussit bientôt à être présenté, avec ses deux compagnons au Grand Mandarin. Il lui peignit avec éloquence l'injuste situation dans laquelle gémissait l'innocente Sopéhine; il le pénétra du désespoir qui accablait à la fois le père et l'époux de cette infortunée; ensuite, retraçant l'horrible oppression dont son propre père était lui-même la victime, il anima son discours d'un feu si vif et d'une expression si tendre, que le Grand Mandarin ne put retenir ses larmes.

Le ministre s'étant hâté de porter ces événemens à la connaissance de

l'Empereur, celui-ci, aussi épouvanté de la scélératesse de Takuai que touché de la générosité de Téhéring et de son fils, ordonna immédiatement, que le coupable Mandarin, flétri et dépouillé de tous ses honneurs, fût exilé dans la province la plus sauvage de la Tartarie; que le vertueux lettré de Taming fût revêtu de la charge dont ce misérable s'était rendu si indigne; et que le jeune Tiohang, pris pour toujours sous la protection impériale, fût, à Pékin même, élevé au rang de dignitaire de l'Empire.

Le courageux jeune homme eut la satisfaction de porter lui-même à Taming ces ordres suprêmes; et son vertueux père, passant alors de l'ignominie d'un cachot aux honneurs d'un des plus hauts emplois, eut à son tour le bonheur de rendre de sa propre main à un vieillard infortuné sa fille chérie, et à un tendre amant son épouse bien-aimée. De retour à Pékin, Tiohang, se montrant de plus en plus digne du rang qu'il avait obtenu, parvint successivement à celui de Grand Mandarin; et ce fut alors qu'en se rendant le modèle des bons ministres, il acheva de mériter l'amour et l'admiration de tout l'Empire.



NOTICE HISTORIQUE SUR LES ÉTRENNES.

Primum anni incipientis diem
lætis precationibus invicem fau-
stum ominamur.

PLINE, HIST. NAT.

Nous formons, le premier jour
de l'an, des vœux réciproques
pour notre bonheur.

Il faut remonter à une époque bien ancienne pour trouver l'origine des étrennes. On en découvre les premiers vestiges dans les commencemens de la fondation de Rome, et cet usage, tout frivole qu'il paraît être, a cependant survécu aux brillantes pompes de la ville éternelle.

Symmaque nous apprend que cette coutume s'introduisit sous Tatius. Les Romains, au commencement de de l'année qui répondait alors au mois de mars, lui offrirent pour la première fois de la verveine, qu'ils avaient cueillie dans le bois de la déesse Strenia. On sait que cette plante était au nombre de celles qu'ils regardaient comme sacrées.

Ce qui n'avait été que l'expression fortuite de leurs sentiments, devint bientôt un devoir et une étiquette, et quoique cet usage ne consistât plus à offrir des plantes cueillies dans le bois de la déesse Strenia, il n'en conserva pas moins le nom d'Étrennes, *Strenæ*.

Les Romains se montrèrent dans la suite scrupuleux observateurs de cette coutume. Ils s'envoyaient réciproquement, le premier janvier, des figues, des dattes et du miel. Mais quand

le goût des richesses et le luxe eurent succédé aux mœurs simples et naïves de ces premiers temps, ils joignirent à ces étrennes des objets plus précieux, et notamment des pièces de monnaie et même des médailles d'argent. Le jour de l'an était consacré à Janus, d'où viennent, dans les langues du midi de l'Europe, les expressions de *Janeiras* ou *Januarias*.

Les Romains s'appliquaient avec le plus grand soin à ne point profaner ce jour par des paroles de mauvais augure, ou par des sentimens de haine. La croyance où ils étaient que toute l'année recevait une influence inévitable de la manière dont elle commençait, les portaient à ne s'occuper que d'objets agréables, de sorte que ce jour solennel était choisi pour la reconciliation des ennemis, et cette fête annuelle était employée à pacifier les familles, à les réunir, à terminer des querelles, qui, sans cette institution, auraient causé la perte de ces familles et troublé la république. Il serait à désirer que les Brésiliens suivissent un si noble exemple, et qu'au lieu de se déchirer et de se détruire par des guerres intestines, ils se réunissent tous sous la même bannière, pour contribuer à la prospérité de ce vaste continent qui, par sa position géographique et ses richesses naturelles, est destiné à devenir un jour un des premiers empires du globe. Les Brésiliens, plus qu'aucun autre peuple, devraient avoir pour devise l'union, car l'union fait la force.

Sous Romulus les étrennes se don-

naient au mois de mars, mais lorsque Numa eut fixé au mois de janvier le commencement de l'année, ce fut à cette époque que furent transportées les étrennes. Les étrennes acquirent sous les empereurs un degré d'importance qu'elles n'avaient jamais eu: le premier jour de l'an tout le peuple se rendait en foule au palais, et chacun, selon ses moyens, offrait au prince des présents en argent.

Ces présents devaient être considérables puisque, suivant Suétone, Auguste consacra les sommes qu'il en retirait à acheter un grand nombre de statues précieuses qu'il distribuait dans tous les quartiers de Rome, afin de faire jouir le peuple des libéralités qu'il en avait reçues.

Tibère, pour se donner une apparence de générosité, rendait de ses propres mains, et au centuple, toutes les étrennes que le peuple lui apportait; mais bientôt il s'affranchit de la foule importune en s'absentant les premiers jours de janvier.

Caligula trouva beaucoup plus commode de profiter de ces sortes de présents, mais en s'affranchissant toutefois des libéralités dont les empereurs avaient coutume de les reconnaître.

Claude, loin d'imiter l'exemple de Caligula, tomba dans un excès contraire et abolit les étrennes; mais cette proscription ne dura pas plus que son règne, et l'usage se renouvela sous ses successeurs.

En consultant les récits des premiers temps de l'histoire des Gaulois, on

verra que les Druides célébraient avec la plus grande solennité le sacrifice du gui de l'an neuf: aux approches de cette fête les prêtres parcouraient toutes les provinces en criant: Au Gui de l'an neuf! La nation, fidèle à cet appel, accourait le jour fixé, dans les environs de Chartres, et c'était là qu'on s'occupait alors à chercher le gui sur un chêne qui devait avoir au moins trente ans. Lorsqu'on l'avait trouvé, on dressait un autel au pied de l'arbre, et les Druides formaient une espèce de procession qui se rendait en grande pompe dans ce lieu sacré: le grand prêtre, après les offrandes et cérémonies préliminaires, montait sur l'arbre, coupait le gui avec une serpelette d'or, et le jetait sur une nappe blanche, ou dans le manteau d'un des prêtres, et la solennité se terminait par le sacrifice de deux taureaux blancs.

Les Druides distribuaient ensuite le gui en forme d'étrennes. Les habitants du pays de Chartres conservent encore quelques traces de cette coutume et donnent le nom de *guilables* aux présents du jour de l'an.

Il est peu de nations chez lesquelles on ne retrouve l'usage des étrennes. Les anciens Persans célébraient avec la plus grande pompe le retour de l'année, qui commençait au mois de mars comme chez les premiers Romains, ils donnaient à cette fête le nom de *Ner-rouz* (nouveau jour). Au moment où le soleil paraissait sur l'horizon, un jeune homme de belle figure, entrait dans la chambre à co-

cher du roi, qui lui demandait: Qui es-tu? D'où viens-tu? — Je suis l'heureux, le béni, répondait le jeune homme, c'est Dieu qui m'envoie, et j'apporte avec moi la nouvelle année. Un autre jeune homme succédait à celui-ci, et présentait au monarque un plat d'argent contenant sept épis et sept grains de blé, autant d'orge, de sésame et de riz, du miel et deux pièces d'or. Les grains servaient à faire un pain que le roi distribuait par fragments après en avoir gardé un morceau. Il donnait ensuite des cadeaux à ses officiers, et le sixième jour il recevait les présents du peuple.

Cette fête fut abolie par la religion de Mahomet qui apporta aux Perses de nouvelles cérémonies avec de nouvelles croyances.

Les étrennes sont un des usages anciens que nous avons le plus religieusement conservés, mais comme tout ce qui vient de loin, elles ont éprouvé selon le génie des diverses nations une infinité de modifications.

Chez les Romains c'étaient les clients qui faisaient des cadeaux à leurs patrons, les affranchis à leurs anciens maîtres, les sujets à leurs souverains. Maintenant, les rôles sont changés, ce sont les grands et les riches qui donnent des étrennes.

Les peuples civilisés de notre siècle ne s'envoient plus comme les anciens des figues et du miel. Les bonbons les plus exquis ont remplacé ces dons vulgaires. C'est entre les mains des confiseurs français que le sucre prend mille formes fantastiques; les devises

sont surtout un titre de gloire qui appartient tout entier aux modernes. Grâce à cette invention, plus d'un poète a trouvé le débit de ses œuvres en les mettant en distiques; les bonbons et les vers se prêtent un secours mutuel: la douceur des uns fait passer sur la fadeur des autres, et quand il s'agit de prononcer sur le mérite du poète, les juges sont déjà gagnés par le mérite du confiseur.

Quant aux souhaits de bonne année et aux complimens vrais ou faux qui se prodiguent en ce jour, nous ne sommes pas inférieurs aux anciens, et nous avons poussé plus loin qu'eux l'art de la politesse.

La théorie des visites s'est surtout ressentie du progrès toujours croissant de la civilisation. Autrefois c'était en personne qu'on faisait les visites, aujourd'hui une carte suffit; les relations sociales se sont tellement étendues qu'il a fallu en quelque sorte pouvoir se multiplier pour ne manquer à aucune convenance. La carte de visite circule rapidement d'un quartier de la ville à l'autre et va de maison en maison nous acquitter d'un devoir quelquefois pénible et d'une étiquette gênante, mais à laquelle tout homme poli ne saurait se soustraire. Cet usage commence à s'introduire chez les Brésiliens. La carte de visite est admise par nos dandys, qui pour la plupart ont habité Paris, et le bon ton exige que les visites qui se faisaient jadis aux fêtes de Noël soient renvoyées au jour de l'an. Tout porte à croire que la civilisation, qui fait

de si grands progrès à Rio de Janeiro, y naturalisera les mœurs françaises, et que les liens qui unissent deux nations faites pour s'estimer réciproquement se resserreront chaque jour davantage.

EMILE GERMON.

UN ÉPISODE

DE LA RÉVOLUTION DE S. DOMINGUE.

Evrard, retiré dans son établissement du Cap, vivait heureux auprès de sa compagne chérie. Le ciel en fécondant son hymen, long-temps stérile, avait comblé ses vœux. Depuis un an, Célie était mère d'une fille qui avait reçu le nom de Pauline. Les deux seuls serviteurs que lui eût laissé la fortune, lui restaient fidèles: Mariane et Valentin avaient juré de mourir à son service. La vieille négresse, qui avait préféré à une liberté souillée de crimes un esclavage honorable, voulait consacrer ses jours à son bienfaiteur; et son fils, pénétré des mêmes principes, quoique à peine âgé de quatorze ans, résistait aux illusions trompeuses de la fausse philanthropie, et continuait de servir avec le même dévouement le maître qui l'avait comblé de bontés, en lui ouvrant les sources du christianisme et de l'éducation. Chéri d'une épouse adorée, aimé de ses dignes serviteurs, Evrard oubliait les maux du passé, et l'avenir s'offrait à ses yeux sous des couleurs moins sombres. Le malheu-

reux! il rêvait le calme au sein d'une tempête: il ne se réveilla qu'aux éclats de la foudre.

L'époux de Célie se trouvait à six milles du Cap, dans une plantation qu'il songeait à acquérir, lorsque l'horrible complot des nègres, découvert tout à coup, hâta son retour vers la ville. Tout ce qui l'attache à la vie est là: il part. Mais, ô fatalité du destin! quand il arrive sous les remparts, le jour de l'extermination a déjà lui! des flots de sang, échappés de toutes parts, attestent la présence des affidés de Dessalines. A ce spectacle affreux, Evrard tremble et frémit.... Célie et son enfant ont peut-être déjà cessé de vivre, ainsi que ses fidèles serviteurs! Ne pouvant pénétrer dans la ville, dont toutes les portes sont fermées, il escalade les murs de son habitation, qui donnent sur la campagne. Il traverse les jardins: ils sont ravagés et déserts; il entre dans les cours, et un tableau épouvantable est offert à ses yeux: un cadavre décapité est étendu sur le pavé, et près de lui, au dessus de la porte extérieure, une tête est exposée, avec cette inscription: *Il a mérité la mort: il a voulu sauver ses maîtres nos ennemis...* O horreur! le colon a reconnu cette tête sanglante: c'est celle de Reynold! son sang s'est glacé dans ses veines; la mort est entrée dans son cœur: il a perdu l'ami le plus dévoué; et cette perte irréparable lui en a présagé de plus cruelles encore. Ses regards fixes restent attachés sur ces tristes dépouilles, et ces

mots s'échappent de sa poitrine oppressée : « Voilà donc le sort réservé à tous ceux qui m'étaient chers ! ô ma Cécile ! ô ma Pauline ; et vous, fidèles esclaves, qu'êtes-vous devenus ? Vous êtes tombés, comme Reynold, sous le fer meurtrier ; comme lui, vous êtes à jamais perdus pour moi ! »

Un morne silence a succédé à ces paroles déchirantes. Immobile auprès du cadavre, il paraît réfléchir. Tout à coup ses traits se raniment : une lueur d'espérance brille sur son visage. L'idée que ceux qu'il aime ont peut-être eu le bonheur de se dérober aux assassins, s'est présentée subitement à son esprit ; il s'est dit : « Si quelque endroit retiré de l'habitation les avait protégés ! » et aussitôt, retrouvant son courage, il les visite tous avec la plus vive inquiétude. Mais hélas ! ses recherches sont inutiles ; Cécile et sa fille, Mariane et Valentin ont disparu sans laisser aucune trace. L'infortuné, l'âme déchirée d'un coup si funeste, est près de succomber à sa souffrance. Le délire s'empare de ses sens ; et dans son désespoir, il veut attenter à sa vie. Son bras est levé, sa poitrine est découverte, il va frapper... mais ses yeux ont aperçu l'image du Christ, seul objet oublié dans le pillage par les brigands ; le fer tombe de ses mains ; il se rappelle que le lâche courage du suicide est indigne d'un chrétien : l'espérance rentre dans son cœur, et, les yeux fixés vers le ciel, il s'écrie : « Je les reverrai là-haut ! »

Evrard errait au milieu de son domaine dévasté, et déplorait les maux

cruels qui l'accablaient, lorsque des cris effroyables se firent entendre. Ces cris étaient ceux des noirs qui parcouraient toutes les maisons pour s'assurer du nombre de leurs victimes. A l'approche de ces misérables, qui se répandaient sur l'habitation, il se sauve par les mêmes sentiers qui l'ont amené, et s'éloigne, n'emportant de sa fatale demeure que l'image sacrée qui a conservé ses jours. Echappé au danger qui vient de le menacer, il a recours au seul moyen qui lui reste pour éviter la mort : il fuit les lieux habités, et cherche un asyle au sein des montagnes. Un antre obscur devient son refuge ; l'eau glacée des sources, son breuvage ; la racine amère des végétaux, sa nourriture. Là, seul au milieu d'une nature triste comme son âme, chaque jour il demande à Dieu de mettre un terme à sa déplorable existence.

Près d'un mois s'était écoulé, et le misérable fugitif, dévoré d'ennuis et de regrets, sentait qu'il ne pouvait plus supporter la vie : l'affreuse certitude du malheur le plus irréparable lui était acquise ; malgré les périls, il avait osé aller plusieurs fois jusques sous les murs du Cap chercher des renseignemens sur ceux dont il était si cruellement séparé. Là, de la bouche même d'un habitant de son voisinage, qui avait comme lui tout perdu dans le désastre, il avait appris que le quartier où son habitation était située avait le plus souffert ; que les femmes, les enfans, les vieillards y avaient été massacrés, et que la fureur des bour-

reaux s'était particulièrement exercée dans les environs de sa maison. Ces funestes rapports, que ne lui confirmait que trop la mort horrible de Reynold, ne lui permettant plus de douter du sort de son épouse et de sa fille, il ne formait plus qu'un seul vœu, celui d'être bientôt réuni à elles dans la tombe.

Il était décidé à quitter sa retraite et à se rendre à la ville la plus prochaine, pour y trouver la mort et le repos. Déjà il s'éloignait des rochers qui l'avaient recueilli; la tête penchée sur sa poitrine, tenant entre ses mains l'image du Christ, il marchait à pas lents, lorsque au détour de la montagne, l'apparition d'un religieux anachorète l'arrêta tout-à-coup. À l'aspect vénérable de cet homme, dont les traits nobles et réguliers sont déjà sillonnés par les approches de la vieillesse, Evrard a reconnu un ministre du vrai Dieu. Saisi de respect, il tombe à ses genoux, et s'écrie :

« O mon père! soutenez mon courage. Vous voyez un malheureux qui a tout perdu: famille, fortune, patrie; il ne lui reste plus qu'à mourir.

« — Quoi, mon fils! répond le vieillard, vous pressez sur votre sein le signe sacré de la rédemption, et l'espoir vous abandonne! Ah! n'outragez point votre Dieu en doutant de sa bonté infinie. Souffrez en paix les maux qu'il vous envoie; c'est une épreuve rude dont vous recevrez un jour la récompense. Celui qui d'un souffle abat l'homme, d'un souffle peut le relever. Déjà peut-être, ô mon fils,

ce souffle bienfaisant s'est-il étendu sur vous. Quel est votre pays?

« — Tournez vos regards vers l'Europe, vous y reconnaîtrez facilement la terre qui m'a vu naître: elle est imbibée du sang royal, et l'âme encore de celui du dernier des Condé.

« — Vous êtes Français! interrompit vivement l'hermite, ô mon fils! embrassez-moi. Je suis aussi né sujet du roi très-chrétien; et à ce titre, je dois encore plus d'intérêt à vos malheurs. En vous voyant, la religion seule m'inspirait la pensée de vous être utile; maintenant mon cœur se joint à elle pour secourir un compatriote. Je suis Français, et pourtant sur ce sol, où tout respire la haine de ma patrie, il m'est encore permis de vous servir. Si, parmi le peuple nègre, il est des hommes dont l'âme n'est ouverte qu'au crime, il en est aussi qui aiment la vertu, et que la foi a rendus humains et compatissans; ils me sont connus: que voulez-vous que je leur demande? ils ne le refuseront pas à celui qui, depuis plus de trente ans, fait entendre la parole divine dans cette île.

« — O mon père! je ne veux que mourir.

« — Mon fils, ouvrez-vous le chemin du ciel par la patience et par la résignation. C'est là que vous reverrez un jour les êtres qui vous furent chers sur la terre. Ne vous abandonnez point au désespoir: il est encore pour vous des consolations; vous les trouverez dans la religion et dans la patrie. Retournez en Europe, et con-

fiez-vous à Dieu.

» — Homme vénérable, que vos paroles ont de puissance sur mon âme! Oui, j'aurais le courage de vivre pour souffrir. Je m'éloignerai de ces lieux où j'ai vidé la coupe amère du malheur. Je me rapprocherai de la terre natale; mais hélas! pourrai-je encore lui trouver des charmes?

» — Suivez-moi, mon cher fils, répond le religieux, et laissez-vous conduire. Malgré les dangers que courent encore les blancs en se montrant dans les villes, ne craignez pas d'y pénétrer avec moi: je serai votre égide. Deux fanatismes, celui de la liberté et celui de la religion, dominent le peuple de ces contrées; c'est vous dire que les furieux qui, à l'ombre même de la pourpre, oseraient attenter à vos jours, les respecteront à l'abri d'un cilice. Le port où vous pouvez vous embarquer le plus sûrement est éloigné de ces lieux, mais nous y arriverons. Reprenez votre courage, et ne redoutez pas pour moi les fatigues de la route: la force qui me soutient vient d'en haut. Venez, appuyez-vous sur moi.»

Il dit, prend les sentiers qui descendent vers Jacmel, et donnant le bras à Evrard, il l'invite avec bonté à lui faire le récit de ses malheurs. Le colon obéit: chemin faisant, il lui raconte l'histoire de sa vie.

(La fin au prochain numéro.)



LITTÉRATURE.

CHOIX DE MAXIMES,
PENSÉES ET RÉFLEXIONS
du Marquis de Maricá.

Le plus grand bienfait produit ordinairement la plus grande ingratitude.

Unir pour désunir, faire pour défaire, construire pour détruire, vivre pour mourir, voilà le sort et la condition de la nature humaine.

Dans le bouleversement des trones, les cabanes ne souffrent pas moins que les palais.

La religion est nécessaire à l'homme heureux pour ne point abuser, et au malheureux pour ne point désespérer.

Le plus grand avantage de la richesse est de fournir des matériaux pour la bienfaisance.

Quand la colère ou l'amour nous visite, la raison prend congé de nous.

La pauvreté n'a pas de bagage, c'est pour cela qu'elle marche libre et légère dans le voyage de la vie humaine.

Personne ne nous conseille si mal que notre amour propre, ni si bien que notre conscience.

La civilité est une convention tacite entre les hommes de se tromper réciproquement avec une courtoisie et une bienveillance affectées.



POÉSIE.*STANCES.*

Rien n'est stable sur la terre,
Où l'homme ne vit qu'un jour:
Du temps la faulx meurtrière,
Moissonne tout sans retour.

Trop souvent sa main terrible
Frappe ensemble le guerrier
Et le poète paisible,
Le front couvert de laurier.

Dans le solitaire asyle
Des êtres chers à leur cœur,
D'une existence tranquille
Ils savouraient la douceur.

Pleins de force et d'espérance,
Ils plaçaient dans l'avenir
Une aveugle confiance:
Ils ne croyaient pas mourir!

Cependant tout sur la terre,
Aurait dû leur annoncer,
Que, comme une ombre éphémère,
L'homme ne fait que passer.

De même que les tempêtes.
Brisent l'arbuste et l'ormeau,
La mort nivèle nos têtes,
Sous le marbre du tombeau.

Là reposent en silence,
Et les peuples et les rois;
L'obscurité, la puissance,
Y trouvent les mêmes lois.

Tout périt: seul le génie,
De l'oubli rompant les fers,
Malgré la Parque ennemie,
Subsiste dans l'univers.

Nouvelles diverses.

— Des lettres de Connemara, en Irlande, annoncent que la famine fait des ravages effrayants dans cette malheureuse contrée, où on éprouve un manque absolu de toute espèce d'aliments. Les habitants des campagnes viennent par centaines dans la ville implorer la charité publique. Ces malheureux ont été réduits à saigner leurs troupeaux pour se nourrir de leur sang.

— On écrit de Paris: L'affluence des étrangers dans cette capitale devient extraordinaire: plus de 500 passe-ports sont visés tous les jours au ministère des affaires étrangères.

— Les feuilles suisses disent que le czar était attendu à Tœplitz et que le but de son voyage est de s'entendre avec la Prusse et l'Autriche au sujet des affaires d'Orient.

— Les dernières nouvelles de l'Inde ont annoncé que les troupes britanniques ont pris d'assaut une des plus importantes forteresses du Candahar. Le roi de Cabul, Dast-Mohamed, abandonné par son armée, a été obligé de fuir, et les Anglais, après avoir fait leur entrée triomphante dans la ville, ont placé sur le trône son compétiteur Shah Soojah.

— Une réaction en faveur de l'absolutisme se manifeste dans quelques contrées de l'Allemagne, particulièrement dans les royaumes de Bavière et de Wurtemberg et dans les états de Hesse-Cassel et de Meklembourg-Strélitz.

— Les derniers journaux de Paris annoncent que la crise commerciale qui règne en France, se fait particulièrement sentir dans la capitale. On a compté 103 faillites à Paris dans le mois d'octobre.

— On lit dans un journal anglais: La reine régente d'Espagne imagine chaque jour de nouveaux titres pour récompenser ses partisans. Martinez de la Rosa, en raison du traité important auquel il a eu la principale part, doit, dit-on, être nommé marquis de *l'Alliance*, et pour le même motif, le célèbre Maroto va être créé duc de *la Trahison*.

— M. E. Pontois, nommé ambassadeur auprès de la Sublime Porte, a reçu de S. M. Louis Philippe, avant de partir pour Constantinople, des lettres de noblesse qui lui confèrent le titre de comte. On prétend qu'à cette occasion, les plus chauds partisans du trône de juillet n'ont pu s'empêcher de remarquer tout ce qu'à d'original un brevet de gentilhomme, signé par un roi-citoyen.

— Une nouvelle conspiration a été découverte à Paris. Cette conspiration, due à une association formée sous le titre de *Société Nationale* était, dit-on, une des plus formidables qui aient jusqu'à présent menacé la royauté du 7 août.

— Les journaux de Paris rapportent le fait suivant: Un peintre de Bourges ayant fait le portrait de D. Carlos pendant qu'il assistait à l'office divin dans la cathédrale de cette

ville, le fit lithographier pour le vendre ensuite. Au moment de mettre le portrait en vente, un ordre du préfet défendit au peintre de publier son œuvre. Ce simple fait peut servir à démontrer tout ce qu'a gagné la France depuis dix ans sur le terrain des libertés publiques,

REVUE DU MOIS.

RIO DE JANEIRO, 31 DÉCEMBRE 1839.

— Le 17 de ce mois S. M. l'Empereur, accompagné de S. Ex. le Régent et des grands officiers de la couronne, a visité l'exposition de l'Académie des Beaux-Arts. S. M. a parcouru toutes les classes et a témoigné sa satisfaction sur les travaux des élèves.

— On écrit de Rio Grande: Nous avons de grandes espérances que cet été nous obtiendrons de grands avantages sur les rebelles. On a ici, de même qu'à S. Catharina, une confiance excessive dans les chefs qui commandent les forces impériales.

— On nous écrit de Paris: Le naturaliste Guilmain, qui a fait récemment, par ordre du gouvernement français, un voyage scientifique dans les provinces du Brésil, est arrivé au Havre le 19 août. Les plantes de thé qu'il a emportées avec lui sont arrivées à Paris dans l'état le plus satisfaisant.

— On écrit de Buenos-Aires: Rosas continue son abominable système de persécution. Porter les cheveux

longs, est, selon lui, les porter à la française, et conséquemment un crime de lèse-patrie. Dernièrement deux personnes coupables de ce délit ont été jugées et punies par les tribunaux du dictateur.

Tous les habitants, naturels ou étrangers, sont obligés à porter le ruban rouge et la cocarde fédérale.

— La république argentine, par un décret du 9 novembre, promet aux fidèles défenseurs de la patrie, les récompenses suivantes, consistant en une dotation de terres appartenant à l'état, savoir: aux généraux 6 lieues; aux colonels 5; aux lieutenants-colonels 4; aux majors 2; aux capitaines 1; aux officiers trois-quarts de lieue; aux sergents une demi-lieue; aux caporaux et aux soldats un quart de lieue.

— S. M. l'empereur d'Autriche a envoyé dernièrement à S. Ex.^{te} le Régent de l'Empire, la grand'croix de l'ordre de S. Etienne.

A NOS ABONNÉS.

La gravure qui accompagne le présent numéro, ayant demandé plus de travail que les précédentes, nous sommes obligés de remettre au numéro prochain la livraison du frontispice gravé, promis pour le premier volume. Nous prions donc MM. les Souscripteurs de ne compter sur ce frontispice que pour cette époque, et de recevoir en attendant la table des matières et la couverture du volume de la première année que nous leur adressons.

Rio de Janeiro, 1840. Imp. C. H. FURCY.

